

passent. Émile heurta la porteuse d'eau. La porteuse d'eau ne se fâcha pas, parce que la maman d'Émile était une de ses bonnes pratiques. Et non seulement elle ne se fâcha pas, mais encore elle sourit ; mais son sourire était contraint, et la sueur lui perlait sur le front.

“Dur métier !” dit le papa d'Émile, quand la porteuse d'eau se fut éloignée, les reins cambrés sous son fardeau.

Émile trouva, lui aussi, que le métier était bien dur. Il prit donc en pitié la porteuse d'eau, et, faisant un retour sur lui-même, il se trouva bien heureux, oh ! oui, bien heureux de n'avoir pas à courir les rues, brûlantes en été, glissantes en hiver, et à monter des escaliers tout le jour pour servir les pratiques.

“Oh ! Caïphe !” dit-il tout bas en se serrant contre son père. Caïphe, dont personne ne savait le vrai nom, était un vieux Juif, malpropre et barbu, qui achetait les chiffons, les peaux de lapin, les vieux habits et les vieux chapeaux.

“Il ne faut pas juger les gens sur la mine, lui répondit son père ; Caïphe n'est pas beau ; il n'est pas propre non plus, mais il a de l'ordre et du savoir-faire, et l'on dit qu'il entasse dans un vieux coffre de jolies petites économies.”

Malgré les jolies petites économies de Caïphe, pour rien au monde Émile n'eût consenti à lui ressembler et à faire le métier qu'il faisait.

Aux abords de la place du Marché, une petite fille offrait des violettes aux passants.

“A la bonne heure ! dit Émile étourdiment, voilà un joli métier !

— Joli métier ! s'écria la petite bouquetière d'un air grognon. Ah bien ! vous ne diriez pas cela, s'il vous fallait aller chercher les violettes par tous les temps à deux lieues d'ici, avec des chemins défoncés où l'on enfonce jusqu'à la cheville, avec des chiens qu'on ne connaît pas, qui sortent on ne sait d'où, et qui vous courent après en aboyant, avec des polissons qui se cachent derrière les haies pour vous jeter des pierres !”

Le papa d'Émile acheta un bouquet à la petite bouquetière, qui lui dit :

“Ah ! si tout le monde était poli et généreux comme vous, monsieur ! Mais il y a des personnes qui vous crient après, qui vous appellent fainéante, qui...

— Vends tes violettes au lieu de jaboter, cria une voix aiguë ; sinon, tu auras affaire à moi !”

La personne qui disait cela était une vieille mendiante, accroupie dans un coin, avec une béquille à côté d'elle.

La petite fille rougit et se dirigea vers d'autres acheteurs.

Le papa et son petit garçon croisèrent un de ces industriels en plein vent qui portent sur la tête une planche chargée de figurines et de bustes en plâtre. Cet homme grand et vigoureux avait dans le regard quelque chose de

familier et d'insolent qui fit peur à Émile et qui déplut au papa d'Émile, car il dit :

“Pour faire un pareil métier au lieu de travailler de ses bras, il faut que cet homme soit un franc paresseux, car ce métier-là ne peut pas le nourrir, et je me demande, en vérité, de quoi il vit.

— Eh bien ! et celui-là donc ?” s'écria Émile en montrant à quelque distance un individu qui portait des chapelets d'oignons, suspendus aux deux bouts d'une perche posée sur son épaule. Il y a longtemps que je le vois rôder, et personne ne lui achète rien. De quoi est-ce qu'il peut vivre ?

— Celui-là, mon enfant, lui dit son père d'un air sérieux, c'est ce que l'on appelle dans le pays “un innocent”, en d'autres termes, un pauvre fou inoffensif. Comme il ne peut rien faire pour gagner sa vie, et qu'il a horreur de demander l'aumône, les bonnes gens du marché font semblant de lui donner des commissions pour qu'il se figure avoir gagné honnêtement les quelques sous qu'on lui donne. De vraies commissions, on ne peut lui en confier, car il est incapable de les faire ; alors on lui met n'importe quoi sur les bras ou sur les épaules ; on lui dit : “Jacquet promène gravement ce qu'on lui a donné à promener, et, quand il l'a bien montré à tout le monde, il le rapporte fidèlement et se figure avoir gagné sa vie.”

Pauvre Jacquet ! pensa Émile ; et il se promit bien de ne plus rire de lui, quand il le verrait repasser avec ses chapelets d'oignons.

Le papa d'Émile, ce matin-là, semblait animé d'une bienveillance universelle et d'une insatiable curiosité. Il ne cessait d'arrêter les gens pour leur demander de leurs nouvelles et s'informer de l'état de leurs affaires.

Le rempailleur de chaises se plaignait de ses fraîcheurs qui le faisaient souffrir ; elles ne l'auraient pas empêché de travailler cependant ; mais, pour travailler, il faut avoir de l'ouvrage, et il ne savait pas où l'ouvrage pouvait se cacher tant on avait de peine à en trouver.

“Hier, dit-il, je n'ai rien fait, et aujourd'hui j'ai couru toute la ville pour trouver cette chaise qui a besoin d'être recannée. Les temps sont durs ; les pauvres gens ont bien de la peine à vivre. Si je gagne vingt-cinq sous par jour, l'un dans l'autre, c'est tout le bout du monde, et voilà ! Ça tient sans doute à ce que les petits enfants sont plus sages qu'autrefois, et qu'ils ont perdu l'habitude de grimper sur les chaises pour les défoncer.”

Ayant salué le pape d'Émile et souri à Émile, comme si sa dernière phrase était un compliment pour lui, le rempailleur continua son chemin.

Une chose qui finit par frapper Émile lui-même, quoiqu'il ne fût pas grand observateur, c'est que tous les braves gens auxquels s'adres-